

oblongue, d'environ 3,200 mètres de long sur 1,600 mètres de large, dirigé, dans sa plus large dimension, du nord-ouest au sud-est. Son altitude est d'une hauteur moyenne de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; 450 mètres au-dessus des ouadis environnants. Sa crête est hérissée d'une multitude de pics et de dômes de granit de syène, et terminée aux deux extrémités par des pics plus élevés; au sud, par un pic unique, de 2,244 mètres, appelé Djébel Mouça, comme la montagne elle-même; au nord-ouest, par trois ou quatre escarpements, nommés collectivement Ras-Soufsaféh du nom du plus haut d'entre eux, qui a 2,114 mètres au-dessus du niveau de la mer. De tous les côtés, à l'exception du sud-est, la pente est très abrupte et très rapide. Le pic méridional du Djébel Mouça s'appelait autrefois Djébel Moneidjah ou mont de la Conférence¹.

Le Sinaï est entouré de toutes parts par des vallées; au nord-est, par l'ouadi ed-Déir, appelé aussi ouadi Schoeib, c'est-à-dire Hobad, nom du beau-frère de Moïse; au sud-ouest par l'ouadi el-Ledja. Ces deux ouadis se dirigent vers le nord; le second, pour tourner autour du Ras-Soufsaféh au septentrion, et se jeter dans le premier, au point où celui-ci commence à prendre la direction du nord-est.

Au nord-ouest du Ras-Soufsaféh se déploie la large plaine d'er-Rahah, formée par l'ouadi de ce nom; elle commence à deux kilomètres et demi du pied de la montagne, et vient, par une pente douce, se confondre avec l'ouadi el-Ledja et l'ouadi ed-Déir. Elle est partout couverte d'herbages; de tous ses points, on voit distinctement le pic du Ras.

Du côté du sud-est, les pentes sont moins abruptes; il y a là, pendant plus d'un kilomètre et demi d'étendue, une agglomération de collines rocheuses et de ravins, laquelle sépare les rochers escarpés du Djébel Mouça proprement dit

¹ Voir Figure 27, la carte du mont Sinaï, d'après l'*Ordnance Survey*.

du lit de la vallée voisine, l'ouadi Sebayéh. Deux crêtes basses relient ici la montagne avec les chaînes contiguës et séparent les bassins de l'ouadi ed-Déir et de l'ouadi el-Ledja de celui de l'ouadi Sebayéh. A part cette exception, le Djébel Mouça-Soufsaféh est complètement isolé.

« Quoique les moines de Sainte-Catherine, suivant une tradition qui date d'une époque fort ancienne, n'attachent point d'importance au Ras-Soufsaféh et regardent le pic du Djébel Mouça proprement dit comme la véritable montagne de la loi, l'inspection des lieux empêche d'établir aucune connexion entre ce pic et la promulgation des commandements à Israël. Du côté méridional de la montagne, il n'existe point de terrains où une multitude puisse s'assembler, et le pic lui-même est complètement invisible de la plaine d'er-Rahah, qui est le seul endroit capable de contenir une grande foule; de là, le pic est masqué par les hauteurs intermédiaires du Ras-Soufsaféh. Aussi l'hypothèse proposée pour la première fois par Robinson, que le Ras-Soufsaféh et la plaine d'er-Rahah doivent avoir été le théâtre des événements racontés dans l'Exode, XIX, XX, XXXII, a-t-elle été, dans ces derniers temps, généralement adoptée; l'impossibilité de trouver au sud une position convenable et l'adaptation parfaite du site du nord sont définitivement établies par les plans, les photographies et les modèles rapportés en Angleterre par l'expédition du Sinaï.

» Du reste, le caractère sacré du Djébel Mouça n'est point atteint par cette explication. Ce lieu peut avoir été associé à bon droit, par la tradition, avec la manifestation de Dieu à Moïse dans le buisson ardent et dans les événements postérieurs de la communication de la loi et des ordres pour la construction du tabernacle, comme le supposent son ancien nom de Moneidjah ou de la Conférence, et les autres légendes indigènes. Il a été, sans doute, d'abord révééré simplement comme le lieu où Moïse eut la vision de Dieu, sans relation

avec des événements plus généraux, et cela suffit pour expliquer sa sainteté primitive; mais considéré comme la scène de la promulgation du Décalogue aux tribus assemblées, non seulement le site du sud-est manque des qualités topographiques les plus essentielles, mais il ne peut soutenir un seul instant la comparaison avec er-Rahah et le Ras-Soufsaféh¹. »

La plaine d'er-Rahah a une superficie d'environ 160 hectares; on peut même la porter à 252 hectares, en comptant les parties par lesquelles elle s'unit aux ouadis ed-Déir et el-Ledja; et à 312, en additionnant les 60 hectares de terrain plus ou moins uni formé par les pentes basses des collines qui bordent la plaine, plus 64 hectares au delà de son plus haut point d'élévation: l'inclinaison y est si douce qu'on voit jusqu'à cette distance la cime du Ras. Cette aire de 312 hectares forme un excellent théâtre, placé vis-à-vis du Ras-Soufsaféh, qui est de partout visible: elle était plus que suffisante pour permettre à toute l'armée d'Israël de manœuvrer et de se mouvoir en liberté, quelque considérable qu'on suppose qu'elle ait été. Dans les vallées, à quatre ou cinq kilomètres à la ronde, l'espace était aussi amplement suffisant pour que toute la multitude d'Israël pût y camper à l'aise; de leurs tentes mêmes, la plupart pouvaient jouir de la vue du Ras. Les chaînes granitiques qui l'entourent lui donnent, de plus, des propriétés acoustiques remarquables.

Un voyageur français, qui a visité les lieux depuis l'expédition anglaise, M. Lenoir, décrit le Ras-Soufsaféh dans les termes suivants :

« Le sommet du Sinaï forme un plateau presque uni, dont un des versants est à pic du haut jusqu'en bas de la montagne, dans la direction de Thor.

» De cette plate-forme, le panorama le plus étendu que

¹ H. S. Palmer, *Sinai*, p. 174-176.

j'aie jamais embrassé se déroulait tout autour de nous: les deux bras de la mer Rouge et du golfe Arabe se reliant à l'extrémité de la presqu'île et laissant apercevoir les rives opposées des deux mers dans un brouillard argenté qui se confondait avec l'eau. A notre gauche et à notre droite, les crêtes convergentes de toutes les chaînes sinaïtiques de la péninsule. Le Mont Serbal et le Djébel Catherine semblaient dominer de beaucoup le Sinaï lui-même, quoique ne présentant pas un aspect aussi imposant que la montagne sainte.

» Une dalle immense, formée naturellement, est indiquée comme l'endroit où Dieu apparut à Moïse et où les tables de la loi furent données¹. »

D'après ce que nous avons déjà dit, cette dernière tradition doit être probablement restreinte à la promulgation de la loi.

Le versant à pic du Ras est élevé de 600 mètres environ. Les personnes réunies au bas sont littéralement au-dessous de la montagne; celles qui sont à l'extrémité de la plaine, quoique éloignées, ont encore la vue entière du sommet. N'est-ce pas à cause de cet isolement complet de la montagne par trois de ses côtés, et à cause de ce mur, qui se dresse presque perpendiculairement au-dessus de ce vaste amphithéâtre, que Moïse l'a caractérisée en disant qu'on pouvait la toucher et qu'on pouvait aisément l'entourer de barrières²? Il était impossible de trouver un lieu mieux adapté à la scène mémorable de la promulgation de la loi: la cime du Ras-Soufsaféh, la plaine d'er-Rahah, et les chaînes granitiques qui l'entourent, forment un immense théâtre naturel, également bien disposé pour contenir une grande foule, pour lui parler et être entendu d'elle³, et il n'y a pas, sans

¹ P. Lenoir, *Le Fayoum, le Sinaï et Pétra*, 1872, p. 248-249.

² Exod., XIX, 12.

³ Dans une gorge et quand l'air est tranquille, on entend et on distingue

doute, un seul autre endroit au monde qui eût été capable de rivaliser avec celui-ci.

Les formes hardies des montagnes, leur magnifique perspective, leurs proportions colossales, la vaste plaine qui se déploie comme un immense éventail à mesure qu'elle s'approche du Ras-Soufsaféh, le Ras lui-même s'élevant brusquement, comme une tribune gigantesque, à 600 mètres de hauteur, le calme et la tranquillité merveilleuse de la solitude, les teintes gracieuses du paysage, variant à chaque heure du jour, tout se réunit pour produire une impression qu'on ne saurait éprouver à un tel degré nulle part ailleurs.

On y trouve, du reste, toutes les commodités désirables à un campement de nomades. « Le Djébel Mouça est situé presque au centre de la péninsule, il est facilement accessible de tous les côtés et forme une admirable position pour servir de quartier général à une société d'exploration », dit M. Holland¹. Les avantages qu'offrent les environs du Si-

les sons à une grande distance, comme le prouvent un grand nombre d'expériences : « Le capitaine Ross a entendu, dans les régions polaires, la voix de quelques hommes à la distance d'environ deux kilomètres. Le lieutenant Forster eut des entretiens avec un homme à travers le havre de Port-Bowen, dans la mer glacée du Nord, à une distance d'un kilomètre et demi. » Brewer, *La clef de la science*, 4^e édit., par l'abbé Moigno, in-12, 1865, n° 1161, p. 292. On a fait des observations semblables pour les pays où l'air est, comme au Sinaï, d'une grande transparence, par exemple, en Attique. « L'air de l'Attique est d'une extrême transparence, λαμπροτάτου... αἰθέρος, dit Euripide, *Médée*, 189, par conséquent aussi d'une extrême sonorité; on y voit et l'on y entend de très loin... Cicéron dit dans le *De fato*, IV : *Athenis tenue calum : Thebis autem crassum*. Cf. Hippocrate, *De l'air*, cap. LV, et Pline, *Hist. nat.*, II, 80. Curtius, I, 248. » V. Duruy, *Histoire de la Grèce*, t. I, 1886, p. 361. J'ai pu constater moi-même cette sonorité à Athènes et remarquer à Antioche, sur la montagne au pied de laquelle la ville est bâtie, combien le bruit monte clair et distinct sur ces hauteurs, de la plaine où s'étend la cité actuelle.

¹ *Explorations in the peninsula of Sinai*, dans *Recovery of Jerusalem*, in-8°, Londres, 1870, p. 516.

naï à des savants, ils les offraient aussi aux enfants d'Israël.

Les Hébreux purent aisément y séjourner plusieurs mois, parce qu'on y trouve de l'eau en abondance, et que les pâturages y sont suffisants pour les troupeaux qu'ils avaient avec eux. Tous les alentours du Djébel Mouça sont plus riches en herbages qu'aucune autre partie de la péninsule. Le Djébel Mouça lui-même, les collines et les vallées environnantes sont sillonnés de sources et de ruisseaux perpétuels. Un de ces ruisseaux, qui coule dans l'ouadi Schreich, peut très bien être celui dans lequel Moïse jeta le veau d'or réduit en poudre¹.

Il est impossible, on le concevra sans peine, de localiser avec certitude, après plus de trois mille ans, tous les incidents divers de l'histoire du séjour des Israélites au pied du Sinaï. Cependant, plusieurs des points de cette région cadrent si parfaitement avec les détails fournis par l'Exode, qu'on peut les désigner à peu près à coup sûr comme les lieux où se sont accomplis les faits racontés par Moïse.

Ainsi, le Djébel Moneidjah actuel, montagne peu élevée, située à la naissance de l'ouadi ed-Déir, à l'est du Djébel Mouça, et visible de toute la plaine d'er-Rahah offre un endroit si commode pour l'érection du tabernacle, que l'on ne peut douter qu'il n'y ait été effectivement érigé. Il était *hors du camp* et à *une certaine distance*, mais placé de telle sorte que les Israélites, de la porte de leur tente, dans la plaine, pouvaient voir Moïse quand il y entrait². Le Djébel Moneidjah remplit exactement cette condition, et, à côté, l'ouadi ed-Déir offre un espace suffisant pour que le peuple puisse se réunir auprès du tabernacle³.

Le Djébel Mouça actuel proprement dit, appelé autrefois

¹ Exod., xxxii, 20.

² Exod., xxxiii, 7-8.

³ Lev., viii, 4.

simplement mont Sinai, est vraisemblablement le mont Horeb, sur lequel Moïse eut la vision du buisson ardent¹ et la révélation de l'essence divine, en même temps que celle du nom de Jéhovah². En effet, l'Horeb est la même montagne que le mont de la Loi, d'après ce passage de l'Exode : « Quand tu auras fait sortir mon peuple de l'Égypte, dit le Seigneur à Moïse en lui parlant sur le mont Horeb, tu offriras à Dieu un sacrifice sur cette montagne³. » Or, c'est sur le Sinai que fut offert ce sacrifice⁴. Cette identification résulte aussi de l'endroit de l'Exode, où le nom de mont Horeb est donné au mont Sinai⁵, et de celui des Rois⁶, où il est dit d'Élie qu'il arriva à Horeb, « la montagne de Dieu. » « Montagne de Dieu » est l'une des dénominations de l'Horeb⁷.

Le nom de cette montagne a peut-être survécu dans celui de Djébel Aribéh, pic voisin du couvent de Sainte-Catherine. Aribéh est étymologiquement le même mot qu'Horeb, légèrement altéré. Horeb signifie « terre desséchée. » Après le temps de l'exode, dans plusieurs passages des Livres Saints,

¹ Les moines du Sinai ont localisé le souvenir de la vision de Moïse dans une crypte qu'ils appellent la chapelle du « Buisson ardent. » On n'y pénètre que pieds nus. Cf. Exod., III, 5. « Le lieu est sombre, entièrement revêtu de faïences antiques d'un bleu vert ou de mosaïques d'or, lesquelles disparaissent sous les icônes d'or et de pierreries accrochées au mur, sous la profusion des lampes d'argent et d'or qui descendent du plafond bas... Une sorte de loge, qui est pavée d'argent ciselé et où des lampes brûlent, occupe le fond de la crypte; c'est là que d'après la tradition vénérée, l'ange de l'Éternel apparut à Moïse, du milieu du buisson en flammes ». P. Loti, *Le désert*, in-12, Paris, 1895, p. 53-55.

² Exod., III, 1.

³ Exod., III, 12.

⁴ Exod., XXIV, 4-5.

⁵ Pendant que les Hébreux sont au mont Sinai, après l'adoration du veau d'or, il est dit, Exod., XXXIII, 6, que sur l'ordre de Dieu qui leur commandait de se dépouiller de leurs ornements, « ils déposèrent leurs ornements à la montagne d'Horeb. »

⁶ I (III) Reg., XIX, 8.

⁷ Exod., III, 1; III Reg., XIX, 8.

l'Horeb ne désigne pas un simple point topographique, mais toute une région, c'est-à-dire la chaîne granitique de l'intérieur de la péninsule. Dans le récit de Moïse, la montagne proprement dite de ce nom est le pic méridional du Djébel Mouça.

Les moines du Sinai indiquent aujourd'hui le mont Haroun comme le lieu où fut adoré le veau d'or. Cette tradition manque de vraisemblance, car cette colline ne peut être vue de loin. La tradition ancienne indiquait, et à bon droit, ce semble, comme le site de cet événement, l'embouchure de l'ouadi Schreich, placée dans un endroit apparent au-dessous du Ras-Soufsaféh, et visible de toutes les parties d'errahah, de sorte que les Israélites avaient là, pour prendre part à ce culte idolâtrique, la même facilité que pour assister aux manifestations divines faites du haut du Ras.

En remontant la vallée de l'ouadi Schreich, on rencontre un sentier rude, mais très praticable, qui gravit le versant occidental de la montagne. On croyait anciennement que c'était par ce chemin que Moïse montait au mont Sinai et en descendait. La physionomie des lieux concorde si bien avec les détails des faits que raconte l'Exode, au chapitre XXXII, quand Moïse revient de la montagne en apportant les tables de la loi, qu'on ne peut que se ranger à l'identification antique.

Moïse, accompagné de son fidèle Josué, descendait par ce sentier du sommet du Sinai, au milieu des blocs énormes de roches détachés des flancs de la montagne, lorsqu'il entendit, longtemps avant d'arriver à la plaine, les clameurs que poussait le peuple devant le veau d'or. Au milieu de ce désert, dans cette atmosphère tranquille, le bruit résonne au loin, au fond de la gorge¹. « On entend le cri du combat

¹ Cette sonorité des vallées est frappante au Sinai. Nous l'avons aussi observée, en 1894, près de Jérusalem, dans la vallée d'Hinnom, où les paroles prononcées du fond de la gorge par des habitants du village de Siloam

dans le camp, » dit Josué à Moïse. — « Non, lui répondit-il. Ce ne sont pas des cris comme on en pousse pour s'exciter au combat, ni pour exciter à la fuite; ce sont des chants que j'entends¹. »

Ce ne fut qu'à l'embouchure de l'ouadi, lorsqu'il tourne brusquement autour du pied du Ras-Soufsaféh, « tout proche du camp², » que Moïse put discerner la cause des cris du peuple; il vit alors le veau d'or et le peuple exécutant des danses frénétiques. Le législateur des Hébreux avait été prévenu de l'infidélité du peuple³, mais à la vue d'un tel spectacle, son indignation fut au comble, et en arrivant au pied du Ras, il brisa les tables de la loi⁴.

Nous avons déjà remarqué qu'un ruisseau coulait perpétuellement dans cet ouadi, et que c'était là que Moïse avait dû jeter le veau d'or après l'avoir réduit en poudre.

Nous avons dit aussi plus haut que le pic isolé du Djébel Mouça proprement dit devait être le lieu où Moïse avait reçu les communications divines, le Décalogue et les prescriptions diverses énumérées dans l'Exode. Le bassin de la montagne, à 210 mètres au-dessous, situé au pied même d'où part le sentier qui conduit directement au pic, peut très bien être l'endroit où Aaron, Nadab, Abiu et les soixante-dix anciens d'Israël durent s'arrêter, après avoir accompagné jusque-là Moïse, qui pénétra alors dans le nuage. De là ils virent « le Dieu d'Israël, et sous ses pieds était comme un pavé de saphir, comme le ciel quand il est serein⁵. »

qui travaillaient dans les jardins, arrivaient avec beaucoup de netteté à nos oreilles, à une grande distance, ce qui nous fit très bien comprendre la scène racontée dans III, Reg., I, 38-41, 45. Cf. plus haut p. 503, note 3.

¹ Exod., xxxii, 17-18.

² Exod., xxxii, 19.

³ Exod., xxxii, 8.

⁴ Exod., xxxii, 19.

⁵ Exod., xxiv, 9-10. Voir *ibid.*, 9-18.

On peut ainsi reconstituer sur le Djébel Mouça et dans son voisinage toutes les scènes principales de la promulgation de la loi dont Moïse nous a conservé le souvenir. Cette restitution topographique et historique n'offre pas un simple intérêt de curiosité, elle sert à mieux comprendre le Livre sacré; elle fait plus encore: elle en prouve la véracité et en confirme l'authenticité. Une conformité si complète et si minutieuse entre les lieux et le récit ne peut s'expliquer qu'en admettant avec la tradition que l'Exode a été écrit par un auteur contemporain, témoin et acteur des choses qu'il raconte. S'il a fallu toute la science des savants du XIX^e siècle, se transportant sur place, pour nous en faire une description exacte, comment un Juif, qui aurait écrit plusieurs siècles après la sortie d'Égypte, aurait-il pu dépeindre si parfaitement les lieux?